

Le décor de *Lepervenche chemin de fer*

«Une merveilleuse machine à jouer»

Entrez, entrez, mesdames et messieurs! Le spectacle va commencer! Celui-ci est exceptionnel! Vous n'avez jamais rien vu de tel. *Lepervenche/Chemin de fer* vous étonnera. Nous ne dirons rien du propos historique pas plus que de la narration. Vous le verrez bien vous-même dès ce soir à la Grande Chaloupe. Mais approchez que l'on vous dise deux mots de la scénographie. Cette science, que dis-je, cet art qui consiste en la conception de l'univers théâtral, qui fait d'un désert un propos et la magie du spectacle. Hervé Mazelin, scénographe d'*Étuves*, a encore frappé, pour notre plus grand plaisir.

Il serait trop long de tout dire des décors. De plus, il faut vous laisser des surprises. Aussi nous contenterons-nous — et encore, sans être exhaustif — d'un seul aspect et le plus significatif: "Chez Paula".

C'est le lieu central de la narration, le lieu de la synthèse, l'axe autour duquel les personnages s'agitent, s'aiment ou meurent. Bien sûr, le décor, le personnage principal c'est la gare de la Grande Chaloupe et le train. Mais "Paula" c'est l'élément théâtral par excellence de la pièce.

Pour Mazelin, trois choses sont essentielles et donnent le ton de l'ensemble. Le train, la nuit et la scène de théâtre. Donc le décor est posé sur rails mais contrairement aux autres éléments mouvants ce n'est pas un wagon. C'est un vrai décor de théâtre, comme on pourrait en trouver dans une salle fermée. Or, tout le spectacle est en plein air. Ce qui ouvre des perspectives inhabituelles, le champ de vision du spectateur et donc de l'aire de jeu étant beaucoup plus vaste.

"Chez Paula" est un bordel du Port. Hervé Mazelin l'a traité comme une cage à poules, avec des châssis et du grillage. Au moins pour toute la partie droite. Donc un bor-

del, avec son bar, sa salle et son arrière-boutique. Au premier plan la salle; à gauche, le bar; à droite, la cage à poules (avec une vraie poule d'ailleurs dans une cage indépendante). Au plafond, la nuit. De la tôle ondulée de plastique translucide (j'adore ce genre de phrase), qui permet de sentir un toit mais qui, découpée en triangle n'est que conventionnelle et laisse presque toute la place à la nuit.

Grillage, ouverture dans le toit etc. sont symptomatiques de l'esprit théâtral de Mazelin. Il est obsessionnel de la transparence, donc de la perspective et de la profondeur. Avec trois mètres de profondeur réelle, il vous en fait dix de fictive et parfaitement crédible. Le grillage permet de voir une sortie au fond et cette porte donne sur le lieu où les filles (poules) se changent. Le spectateur que vous êtes, voyeur patenté, en a pour son argent. L'avant-scène étant devant le décor et le réel premier plan, le second est la salle du bar (les deux sont reliés par un escalier); puis, au-delà du grillage, un couloir; dans le couloir une porte et encore une pièce derrière la porte. Quatre lieux de jeu successifs sur trois mètres de profondeur. Mazette, heu... pardon, Mazelin!

Le couloir correspond à la sortie de droite, dans le grillage, fait un coin, passe devant la porte et file vers le bar pour déboucher derrière celui-ci. Ceci détermine le lieu privé de l'estaminet. La partie grillagée (domaine des filles) se transforme en bar par une déchirure oblique et le bar prend corps avec ses peintures salies, ses papiers peint déchirés et ses vieilles affiches ou réclames (multiples clin d'yeux à découvrir) sur des murs dignes de ce nom.

Mazelin est allé faire quelques tours "Chez Marcel" derrière le Prisunic à Saint-Denis, je le sais et cela se voit. Teintes pastels et salissures. Mazelin fait toujours très attention à laisser le plus de champ possible à la lumière et une surface

peinte ne doit pas imposer sa couleur. Une lumière colorée doit pouvoir changer la teinte.

Le passage du grillage transparent au mur opaque se fait par une... ouverture. Une fenêtre sur l'extérieur avec un unique volet car rien n'exprime mieux un mur qu'une trouée dedans et on y gagne une profondeur de plus.

"Chez Paula" est un décor dans le décor. Comme Mazelin est grand amateur de tiroirs, il pousse la plaisanterie au maximum, façon poupées russes. Le bar qui vient ensuite est lui-même un décor dans le décor... dans le décor. Si la salle est dissociée de l'arrière-boutique par un grillage comme convention, le bar l'est, lui, par une surélévation de quelques centimètres et un cadre de scène qui prend pour prétexte le fronton de "chez Paula". Prétexte car ce fronton aurait pu se placer au-dessus de l'ensemble. Ainsi le bar devient une scène à part entière.

L'idéal d'ailleurs aurait été que Paula puisse se diviser en deux, physiquement. Mais les moyens ne le permettant pas, on joue sur la convention théâtrale et un rideau qui ferme le cadre du bar achève de lui donner l'aspect d'une scène à part entière. Cette structure permet — lorsque le rideau est tiré sur le bar — qu'il ne reste plus qu'une case pauvre, évoquant une boutique à l'heure des restrictions.

"Chez Paula", c'est le temps qui passe. C'est "Paula" qui donne l'impression de changer d'époque au fur et à mesure que le décor disparaît et réapparaît. Cette bâtisse qui se déplace est un paradoxe temporel.

Le coup de génie c'est quand "Paula" apparaît au fond du hangard de la Grande Chaloupe. Car le décor prend brusquement une ampleur fabuleuse et le hangard devient la salle du bar. De plus l'éloignement renforce l'impression de vieillissement. Merci à la convention théâtrale maniée comme un jeu par un homme qui semble avoir une maîtrise quasi parfaite de son art et une indispensable complicité avec le metteur en pièce (comme dirait un jeune spectateur de *L'esclavage des nègres*).

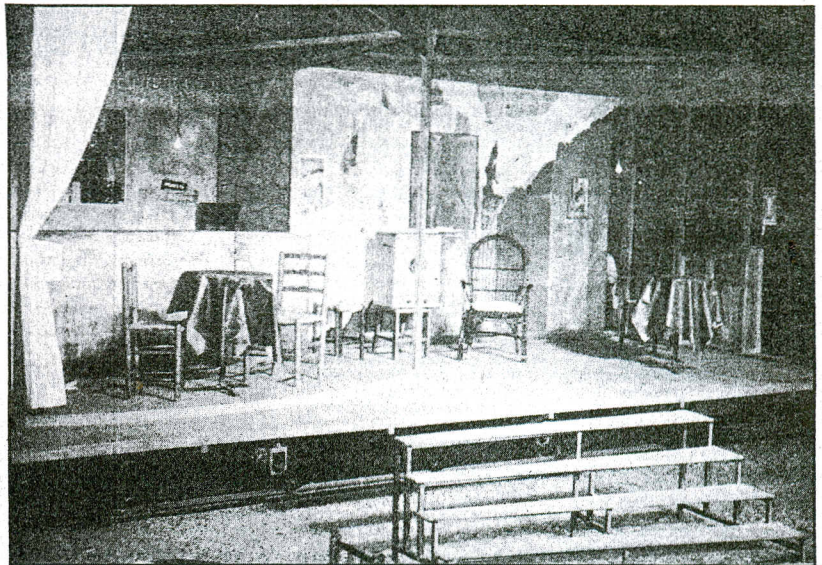
Le décor de *L'esclavage des nègres*, dont je vous avais parlé il y a deux ans, était très proche du texte et se basait sur l'évolution de celui-ci. Il est bien clair que le propos n'est pas ici le même. Pourtant, le travail d'il y a deux ans tenait de l'exercice de style, alors que celui-ci ne l'est plus. Il est quelques points commun entre les deux. "Paula" comme "la varangue" de *L'esclavage des nègres* est «une merveilleuse petite machine à jouer» comme dirait leur auteur. La multiplicité de leurs possibilités de

jeu semble infinie et d'une rare richesse. Dans les deux cas leur utilisation n'est pas celle qu'en aurait fait le scénographe.

C'est la règle: le scénographe propose, le metteur en scène dispose. Parions que Mazelin deviendra metteur en scène à son tour un de ces quatre. De toute façon, on n'a pas fini de parler de *Chemin de fer* non plus que de Hervé Mazelin. En attendant, ne ratez pas ce spectacle, dont les héros sont de véritables trains.



HERVÉ MAZELIN AU BOUT DE 48 HEURES SANS SOMMEIL



"CHEZ PAULA" : UN DÉCOR EN FORME DE POUPÉES RUSSES